



Entre violence, mémoire et soin : reconstruire le sens dans *L'Aîné des orphelins* de Tierno Monénembo et *Allah n'est pas obligé* de Ahmadou Kourouma

Anouar KARRA

École Normale Supérieure de Fès

Université Sidi Mohamed Ben Abdellah de Fès, Maroc

ORCID iD: 0009-0004-5103-5577

Digital Object Identifier (DOI): <https://doi.org/10.5281/zenodo.23048927>

Résumé : Cet article propose une lecture comparative de *L'Aîné des orphelins* de Tierno Monénembo et de *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma, à travers le prisme de la relation entre violence, mémoire et soin. Il examine les manières dont la littérature africaine contemporaine cherche à reconstruire le sens à la suite d'expériences historiques marquées par le génocide, les guerres civiles et la déshumanisation. Dans les deux romans, la violence apparaît comme une expérience de désintégration de l'être : elle détruit les repères sociaux et symboliques, fragilise l'identité et perturbe la continuité temporelle et narrative. À travers les figures de Faustin et de Birahima, le traumatisme se manifeste par la fragmentation de la mémoire ainsi que par une forme de parole profondément marquée par l'expérience de la catastrophe. Cependant, l'écriture ne se contente pas de représenter le désastre. Elle devient un espace de survie, de témoignage et de reconstruction. Dans le roman de Monénembo, la parole fragmentée de Faustin fait ressurgir les traces d'une mémoire blessée et contribue

à préserver la mémoire des victimes. Dans le roman de Kourouma, l'ironie, l'humour noir et l'hybridité linguistique permettent à Birahima de faire face à l'horreur de la guerre tout en maintenant une distance symbolique à l'égard de la violence. La mémoire et le récit acquièrent ainsi une dimension éthique et herméneutique : ils donnent une forme partageable à l'expérience traumatique, restaurent une continuité existentielle et maintiennent le lien avec autrui. Enfin, l'article montre que la littérature constitue une forme de soin symbolique, transformant la mémoire de la catastrophe en responsabilité et ouvrant la possibilité de reconstruire le sens et de restaurer un sentiment d'humanité.

Keywords: Violence, memory, care, reconstruction of meaning, contemporary african literature

1. Introduction

Écrire après la catastrophe revient toujours à affronter une question essentielle : comment la parole peut-elle encore porter l'humain lorsque l'histoire a détruit jusqu'aux conditions mêmes de son intelligibilité ? Toute littérature née de la violence extrême se situe dans cet espace de fracture où le langage tente de recueillir les débris du sens. Dans la littérature africaine contemporaine, cette interrogation prend une profondeur singulière, tant les guerres civiles, les génocides et les violences postcoloniales ont transformé le continent en lieu d'une mémoire blessée. Dès lors, la création littéraire dépasse la simple fonction de représentation esthétique pour s'ériger en une démarche herméneutique de l'expérience traumatique. Elle s'appréhende ainsi comme une traversée de l'indicible et une tentative de réancrer la condition humaine au sein d'un monde en rupture d'équilibre.

Dans *L'Aîné des orphelins* de Tierno Monénembo ainsi que dans *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma, la violence historique excède le cadre purement politique ou social pour s'imposer comme une véritable désintégration ontologique. Le génocide rwandais et les conflits civils ouest-africains y traduisent en effet l'effondrement de l'habitabilité du monde et la dissolution des structures symboliques garantissant la coexistence humaine face à la primauté du néant.

Faustin et Birahima, enfants perdus dans les ruines de l'histoire, portent une parole fracturée qui témoigne moins d'une maîtrise du réel que d'une errance à travers les décombres de la mémoire.

Cependant, ces œuvres dépassent la simple poétique du désastre pour investir un espace plus fondamental lié à la notion de soin. Ce souci s'affirme à un niveau symbolique et existentiel en s'attachant à préserver la possibilité d'une présence humaine au cœur même de la destruction. La parole narrative devient alors ce que Martin Heidegger appelait une « *demeure de l'être* »¹ : un lieu fragile où l'homme tente encore d'habiter le monde malgré l'effondrement du sens. Raconter revient ainsi à recueillir les traces dispersées de l'expérience traumatique afin de leur offrir une forme partageable.

Cette dimension rejoint profondément la pensée herméneutique de Paul Ricœur pour qui le récit constitue une médiation essentielle dans la reconstruction du sujet blessé. À travers la narration, le traumatisme cesse d'être une pure fragmentation intérieure pour devenir une mémoire interprétable. Loin de prétendre dissoudre la douleur, le langage la préserve de l'informe et du silence. Dès lors, la littérature apparaît comme une pratique du soin : elle restaure symboliquement ce que la violence avait dispersé, elle redonne une voix aux morts, et elle permet au sujet traumatisé de reconquérir une continuité d'existence.

Ainsi, *L'Aîné des orphelins* et *Allah n'est pas obligé* interrogent moins la violence en elle-même que les possibilités de survie du sens après la catastrophe. Entre mémoire, parole et soin, ces romans montrent que l'écriture peut devenir un acte de réparation symbolique face à la barbarie, une manière de sauver l'humain au cœur même de sa destruction.

2. La violence comme effondrement de l'être et déchirure du sens

Dans *L'Aîné des orphelins* et *Allah n'est pas obligé*, la violence s'inscrit dans une réalité qui dépasse les seules dimensions historique et politique. Elle constitue une expérience limite qui atteint l'être humain dans sa profondeur ontologique. Les guerres et les massacres ne détruisent pas uniquement des vies ; ils désorganisent le rapport au monde,

¹ Martin, Heidegger, *Lettre sur l'humanisme*, trad. Roger Munier, Paris, Aubier, 1957.

fragmentent la mémoire et ruinent les structures symboliques qui permettaient encore à l'existence de se penser comme humaine. La catastrophe apparaît alors comme une crise du sens lui-même.

Dans le roman de Tierno Monénembo, le génocide rwandais se présente comme une plongée dans ce que Hannah Arendt nommait « *la radicalité du mal* »², c'est-à-dire un moment où la violence dépasse la simple destruction physique pour devenir négation absolue de l'autre. Le Rwanda de Faustin est un espace inhabitable, saturé de cadavres, de silences et d'absences. Le monde y perd sa cohérence fondamentale. Les liens familiaux, les appartenances sociales et même les repères temporels se dissolvent dans l'expérience traumatique. Ainsi, le récit de Monénembo se construit selon une logique narrative fragmentée, fondée sur les ruptures temporelles et les surgissements de la mémoire, dont la discontinuité traduit la profondeur du traumatisme intérieur.

Cette fragmentation de la parole met en évidence une dimension fondamentale du traumatisme, marquée par la difficulté de l'expérience de l'événement extrême à se constituer en un récit pleinement cohérent et totalisant. Comme l'écrivait Maurice Blanchot, « *Le désastre ruine tout en laissant tout en l'état* »³. Le survivant demeure vivant, mais son rapport au réel est irréversiblement altéré. Faustin évolue dans un univers marqué par une mémoire profondément fragmentée, au sein duquel le souvenir peine à rétablir une continuité temporelle et narrative. L'expérience traumatique semble ainsi désorganiser le rapport au passé, dont les fragments resurgissent de manière récurrente à travers des images de violence, de mort et de destruction. La mémoire ne fonctionne alors plus comme un espace de reconstruction ordonnée de l'expérience vécue, mais comme un lieu de retour incessant des événements traumatiques. Le passé demeure ainsi inscrit dans le présent de Faustin et se manifeste sous la forme d'images, de réminiscences et de souvenirs qui viennent interrompre le cours du récit. Cette persistance du passé traduit la difficulté du personnage à se détacher d'une expérience qui continue de déterminer son rapport au monde et à lui-même. La hantise apparaît dès

² Hannah, Arendt, *Les Origines du totalitarisme*, Le Seuil, 1972, p.89

³ Maurice, Blanchot, *L'Écriture du désastre*, Gallimard, 1980, p.7

lors comme une modalité essentielle de la mémoire traumatique, dans laquelle l'événement vécu demeure constamment présent à travers ses traces et ses réapparitions.

Dans *Allah n'est pas obligé* de Kourouma, la violence revêt une configuration différente, tout en conservant une intensité particulièrement marquée. Les guerres civiles qui ravagent le Liberia et la Sierra Leone inscrivent Birahima dans un univers profondément déstructuré, où les repères qui organisent habituellement le passage de l'enfance à l'âge adulte se trouvent progressivement bouleversés. La guerre transforme ainsi l'environnement de l'enfant et l'expose précocement à des expériences qui relèvent de la violence, de la mort et de la brutalité.

L'enrôlement de Birahima comme enfant-soldat constitue à cet égard une étape déterminante dans son parcours. L'enfant se trouve intégré à un système de violence qui l'amène à participer aux combats et à côtoyer quotidiennement la mort, alors même que son identité et sa conscience de soi sont encore en pleine construction. Son statut d'enfant entre ainsi en contradiction avec les fonctions qui lui sont imposées par la guerre. La figure de l'enfant-soldat devient dès lors l'expression d'une enfance profondément altérée par la violence, dans laquelle les processus ordinaires de socialisation et de construction identitaire cèdent progressivement la place à l'apprentissage des armes et de la brutalité.

Cette représentation produit un renversement particulièrement tragique de l'imaginaire associé à l'enfance. Celle-ci est traditionnellement liée à l'innocence, à la vulnérabilité et à la possibilité d'un avenir. Dans le roman de Kourouma, elle se trouve au contraire confrontée à un univers où la mort et la violence occupent une place centrale. L'enfant, qui devrait incarner la continuité et l'espoir des générations futures, devient ainsi l'une des victimes et des figures actives de la violence guerrière. À travers le parcours de Birahima, le roman met en lumière les effets de la guerre sur l'enfance et montre comment celle-ci peut être privée de son espace de protection et de son horizon d'avenir. La figure de l'enfant-soldat apparaît ainsi comme celle d'une enfance confisquée, dont le devenir se trouve profondément marqué par l'expérience de la violence.

À travers le personnage de Birahima, Ahmadou Kourouma met en évidence l'influence profonde de la violence sur le langage et sur les modalités de perception du monde. Le récit se caractérise par une parole marquée par l'ironie, la vulgarité et l'humour noir, qui participent pleinement à la représentation de l'expérience traumatique. Ces procédés ne constituent donc pas uniquement des choix stylistiques destinés à provoquer ou à divertir le lecteur. Ils peuvent également être envisagés comme les manifestations d'une conscience confrontée à un univers profondément bouleversé par la guerre et cherchant, par le langage, à maintenir une certaine distance face à la violence vécue.

L'humour occupe ainsi une fonction singulière dans le récit de Birahima. Le recours au rire permet au personnage de mettre à distance des expériences qui dépassent les capacités ordinaires de représentation et de compréhension. La dérision transforme momentanément l'horreur en objet de parole et permet au narrateur de continuer à raconter ce qui, autrement, risquerait de demeurer indicible. Le rire acquiert ainsi une fonction défensive et devient une modalité particulière de résistance face à l'insoutenable. Cette ambivalence entre le comique et le tragique contribue à la singularité de l'écriture de Kourouma, dans laquelle l'humour accompagne constamment la représentation de la violence.

Cette articulation entre le rire et l'expérience de l'extrême peut être rapprochée de certaines réflexions de Friedrich Nietzsche sur les rapports entre le rire, la vérité et la souffrance. Chez Nietzsche⁴, le rire peut notamment apparaître comme une manière de supporter une réalité difficile à affronter directement. Dans cette perspective, l'humour de Birahima ne constitue pas une rupture avec la gravité de la guerre, mais participe au contraire à sa représentation. Le rire devient alors une stratégie de survie symbolique qui permet au personnage de préserver une forme de distance face au chaos et de maintenir, malgré la violence, une possibilité de parole.

Ainsi, dans les deux romans, la violence provoque une profonde crise du langage. Les mots paraissent insuffisants pour dire l'horreur, tandis que le silence se révèle encore plus insoutenable. L'écriture adopte alors des formes fragmentées, hybrides et

⁴ Friedrich, Nietzsche, *Le Gai Savoir*, trad. Henri Albert, Paris, Mercure de France, 1901.

discontinues. Dans le récit de Monénembo, la prose se fait hallucinatoire, voire poétique ; celui de Kourouma se caractérise par un mélange de registres, d'idiomes africains et de français populaire. Cette désarticulation du langage et des formes narratives traduit ainsi l'image d'un monde lui-même profondément désarticulé.

La violence détruit également la temporalité humaine. Les personnages vivent dans un présent perpétuellement envahi par la mémoire traumatique. Le temps n'avance plus ; il tourne autour de la catastrophe comme autour d'un noyau impossible à dépasser. Cette expérience rejoint les analyses de Paul Ricœur consacrées au traumatisme. Lorsque l'événement dépasse les capacités d'interprétation du sujet, il vient rompre la continuité narrative de son existence, rendant difficile toute tentative de se raconter de manière cohérente.

Mais cette destruction du sens révèle paradoxalement une nécessité fondamentale, celle de la parole. Car si le traumatisme fracture le langage, il appelle en même temps une tentative de mise en récit. L'écriture naît précisément de cette impossibilité de se taire. Les romans de Monénembo et de Kourouma montrent ainsi que la violence extrême produit une double réalité : elle détruit l'humain, mais elle fait également surgir le besoin vital de témoigner afin de préserver les traces d'une humanité menacée d'effacement.

3. La mémoire et le soin : vers une reconstruction herméneutique de l'humain

Si la violence, dans *L'Aîné des orphelins* et *Allah n'est pas obligé*, apparaît comme une expérience de désintégration de l'être, la mémoire et la parole ouvrent cependant un espace de résistance où peut encore se reconstruire une forme fragile d'humanité. Face à la catastrophe, l'acte de raconter s'inscrit dans une entreprise de transmission, de préservation de la mémoire et de sauvegarde de ce qui demeure humain au cœur des ruines de l'histoire. La littérature devient ainsi une pratique herméneutique du soin, fondée sur le recueil, la mise en relation et l'interprétation des fragments dispersés de l'expérience traumatique. Par le travail de la narration, ces fragments acquièrent une cohérence et une intelligibilité qui favorisent leur inscription dans la mémoire individuelle et collective.

Dans les deux romans soumis à l'analyse, la mémoire revêt d'abord une dimension éthique qui l'inscrit dans une dynamique de résistance à l'effacement. Elle assure la persistance de la présence des victimes dans l'espace mémoriel et confère au récit une fonction de sauvegarde. Ainsi comme on pourrait s'en apercevoir dans l'œuvre de Tierno Monénembo, l'écriture du génocide participe ainsi à une entreprise de restauration symbolique de la présence des disparus. Faustin prend la parole depuis un espace de survivance où le récit se constitue comme un acte de fidélité envers les morts. Sa parole demeure traversée par les silences, les hésitations et les ruptures, révélant une conscience profondément marquée par l'expérience traumatique. Cette fragilité de la voix testimoniale constitue précisément l'une des sources de sa portée humaine et confère au récit une densité affective et mémorielle singulière. Comme l'affirme Paul Ricœur, « *Le devoir de mémoire est le devoir de rendre justice, par le souvenir, à un autre que soi* »⁵. La mémoire apparaît ici comme une responsabilité morale face à ceux que l'histoire a voulu réduire au néant.

Dans *Allah n'est pas obligé* de Kourouma, la mémoire prend également une dimension politique. Birahima témoigne au nom des enfants-soldats, figures sacrifiées des guerres postcoloniales africaines. Son récit détruit les discours héroïques et idéologiques qui tentent de donner une légitimité à la violence. La parole brute de l'enfant réintroduit une vérité humaine là où les systèmes politiques avaient installé le mensonge et la déshumanisation. Ainsi, la littérature devient un acte de dévoilement. Elle rejoint ce que Aimé Césaire ⁶concevait comme une exigence fondamentale de l'écriture : restituer à l'homme sa dignité confisquée par les structures de domination.

Cependant, dans ces œuvres, la mémoire dépasse la fonction de conservation du passé et s'inscrit également dans une dynamique de reconstruction intérieure. Le récit devient un espace symbolique au sein duquel le sujet traumatisé réorganise les fragments de son expérience et tente de leur conférer une cohérence nouvelle. Faustin et Birahima portent les marques profondes de la violence vécue, tandis que l'acte de raconter leur permet de préserver une forme de stabilité du moi. La narration s'affirme ainsi comme un

⁵ Paul, Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris, Éditions du Seuil, 2000.

⁶ Aimé, Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine, 1955.

processus de continuité existentielle qui accompagne le sujet dans l'élaboration de la fracture traumatique et dans la reconstruction progressive de son rapport à lui-même et au monde.

Cette fonction réparatrice du langage rejoint la pensée de Martin Heidegger⁷, pour qui la parole constitue la « maison de l'être ». Même dans un monde marqué par la destruction, le langage demeure un espace privilégié de présence et de sauvegarde de l'humain. L'écriture de Tierno Monénembo et d'Ahmadou Kourouma transforme ainsi l'acte de raconter en une manière de réhabiter symboliquement un monde devenu étranger. La littérature accompagne alors le travail de la blessure en lui offrant une forme, une expression et un espace de transmission, permettant à l'expérience traumatique de s'inscrire dans une continuité mémorielle et existentielle.

Il n'en reste pas moins que le soin qui traverse ces romans s'inscrit dans une dynamique de reconnaissance, d'interprétation et d'accompagnement de la souffrance. Il prend la forme d'un soin herméneutique fondé sur l'écoute de l'expérience traumatique et sur l'accueil de sa dimension humaine. En donnant au traumatisme une forme narrative, l'écriture offre au sujet un espace de mise en sens et de reconstruction intérieure qui favorise la préservation de son identité face à l'expérience de la violence. Cette conception rejoint la pensée d'Emmanuel Levinas⁸, pour qui l'humanité se construit dans la responsabilité envers la vulnérabilité d'autrui. La lecture de ces romans acquiert ainsi une dimension éthique, dans la mesure où elle invite le lecteur à accueillir la mémoire blessée des victimes et à assumer une part de la responsabilité liée à la transmission de leur témoignage.

Par ailleurs, cette dimension du soin s'étend au-delà de l'expérience individuelle des personnages et acquiert une portée collective. Les œuvres de Tierno Monénembo et d'Ahmadou Kourouma mettent en perspective les sociétés africaines confrontées aux traumatismes issus de leur histoire contemporaine. La littérature se constitue ainsi comme un espace de mémoire partagée, propice à la reconnaissance, à l'interprétation et à l'élaboration des blessures collectives. De ce fait, l'acte de raconter favorise une

⁷ Martin, Heidegger, *Lettre sur l'humanisme*, trad. Roger Munier, Paris, Aubier, 1957.

⁸ Emmanuel, Levinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1974.

reconstruction symbolique du lien humain et contribue à la réappropriation d'une mémoire commune à la suite de la catastrophe.

Cette reconstruction mémorielle ouvre également une perspective sur l'avenir. Ces romans montrent ainsi que le sens peut émerger au cœur même de la souffrance et que la mémoire douloureuse devient un espace de reconstruction d'une conscience humaine plus lucide. Comme l'écrit Édouard Glissant, « *la mémoire est prophétique* »⁹, dans la mesure où elle établit un rapport dynamique entre le passé, le présent et l'avenir. La mémoire assume alors une fonction éthique et prospective qui engage la responsabilité collective dans la construction de l'avenir. Dans les œuvres de Tierno Monénembo et d'Ahmadou Kourouma, l'écriture préserve ainsi cette possibilité d'un avenir renouvelé au cœur des ruines de l'histoire.

Ainsi, dans ces deux œuvres, la mémoire et la parole s'inscrivent dans un processus de soin symbolique et existentiel. Elles accompagnent le sujet dans un travail de reconstruction intérieure et de réappropriation de soi. À travers le souvenir et la mise en mots de l'expérience vécue, se dessine progressivement la possibilité de restaurer une conscience de l'humain et de renouer avec une identité profondément fragilisée par la violence.

4. Conclusion

À travers *L'Aîné des orphelins* de Tierno Monénembo et *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma, l'expérience de la catastrophe apparaît comme une épreuve radicale de l'humain, de la mémoire et du sens. Ces deux œuvres s'inscrivent dans une littérature africaine contemporaine profondément marquée par les violences de l'histoire et par la nécessité de penser leurs traces dans les consciences individuelles et collectives. Le génocide rwandais mis en scène dans l'œuvre de Monénembo et les conflits armés dépeints par Kourouma excèdent ainsi la simple fonction d'arrière-plan historique. Ils forment le lieu d'une interrogation fondamentale sur les conditions mêmes de l'existence humaine lorsque les repères moraux, sociaux, familiaux et symboliques qui structurent l'expérience du monde se trouvent profondément bouleversés.

⁹Édouard, Glissant, *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990.

La catastrophe apparaît alors comme une expérience de désorientation globale. Elle atteint simultanément le corps, la mémoire, l'identité, la parole et le rapport à autrui. La violence historique produit une véritable fracture de l'expérience existentielle. Le sujet se trouve confronté à un monde dont les significations familières se sont effondrées et dans lequel les catégories ordinaires de l'humain, de la justice, de la communauté et de la dignité acquièrent une fragilité nouvelle. Faustin et Birahima incarnent cette condition de l'être confronté à une réalité qui excède les cadres habituels de compréhension. Leurs trajectoires témoignent d'une expérience de survivance au sein de laquelle le passé demeure constamment présent et où la mémoire devient à la fois une blessure, une charge et une possibilité de reconstruction.

La violence agit ainsi comme une force de désintégration ontologique. Elle fracture les continuités qui permettent au sujet de se reconnaître dans une histoire, dans une filiation et dans une communauté. La destruction des repères extérieurs s'accompagne d'une profonde instabilité intérieure. Le sujet traumatisé avance dans un espace marqué par la discontinuité, l'errance et la fragmentation. Le temps lui-même acquiert une configuration particulière, puisque le passé traumatique continue d'habiter le présent et oriente silencieusement le rapport à l'avenir. L'expérience de la catastrophe introduit ainsi une temporalité blessée dans laquelle les souvenirs, les silences et les images du passé demeurent actifs dans la conscience.

Dans cette perspective, la mémoire occupe une place centrale. Elle constitue un espace de survivance au sein duquel les traces de l'expérience trouvent la possibilité de demeurer présentes. Se souvenir revient alors à préserver une relation avec les disparus, avec l'histoire et avec une part essentielle de soi-même. La mémoire acquiert une portée éthique puisqu'elle engage une responsabilité envers ceux dont l'existence a été emportée par la violence. Elle devient également une forme de résistance à l'effacement. La présence des morts se prolonge dans la conscience des vivants et inscrit la catastrophe dans une durée qui dépasse l'instant de la destruction.

Cette conception de la mémoire rejoint profondément la réflexion de Paul Ricœur sur les rapports entre mémoire, récit, identité et responsabilité. Le récit offre au sujet un espace de médiation à travers lequel les fragments de l'expérience peuvent

progressivement entrer en relation. La narration favorise ainsi un travail de mise en sens qui accompagne la reconstruction du rapport à soi et au monde. Le traumatisme, lorsqu'il trouve une forme narrative, entre dans un espace de transmission et devient susceptible d'être partagé avec autrui. Le récit établit alors une médiation entre l'expérience singulière et la mémoire collective, entre la blessure intime et la conscience historique.

La parole acquiert dès lors une valeur existentielle particulière. Dans les deux romans, raconter signifie préserver une possibilité de présence. La parole rassemble ce que la violence a dispersé et restitue au sujet une capacité d'inscription dans le temps. Elle offre une forme à l'expérience, une continuité au souvenir et une adresse à autrui. Cette dimension rejoint la pensée de Martin Heidegger autour du langage comme espace de l'être. La parole devient un lieu d'habitation symbolique dans lequel le sujet peut retrouver une relation au monde lorsque celui-ci apparaît profondément altéré. Raconter revient ainsi à reconstruire un espace habitable au sein même des ruines de l'expérience.

La parole possède également une dimension profondément éthique. Elle suppose une adresse, une écoute et une relation à autrui. Le récit de Faustin et celui de Birahima prennent ainsi place dans une dynamique de transmission qui engage celui qui parle et celui qui reçoit la parole. Cette relation trouve un écho particulier dans la pensée d'Emmanuel Levinas, pour qui la responsabilité envers autrui constitue une dimension fondamentale de l'existence humaine. La mémoire des victimes acquiert alors une portée qui dépasse le souvenir individuel. Elle appelle une écoute, une reconnaissance et une responsabilité partagée. Le lecteur entre lui aussi dans cet espace éthique, puisqu'il devient dépositaire d'une parole marquée par la souffrance et témoin d'une histoire qui demande à demeurer présente.

La dimension du soin se déploie précisément dans cet espace de relation. Le soin prend ici une forme symbolique, herméneutique et existentielle. Il accompagne le sujet dans l'élaboration de son expérience et lui offre des possibilités de réappropriation de soi. Il concerne également la communauté, puisque les blessures individuelles renvoient à des traumatismes collectifs qui affectent la mémoire d'une société tout entière. Les deux œuvres ouvrent ainsi un espace de réflexion sur les conditions d'une reconstruction

après la catastrophe. Cette reconstruction se déploie à travers la mémoire, la parole, l'écoute et la reconnaissance de la souffrance.

La portée philosophique de ces deux romans réside alors dans leur manière de penser la survivance. Survivre signifie ici bien davantage que demeurer en vie. La survivance désigne une manière de continuer à exister lorsque les fondements ordinaires de l'existence ont été profondément bouleversés. Elle suppose un effort constant pour préserver une relation au passé, aux autres et à soi-même. Elle implique également la recherche d'une possibilité d'avenir. Le survivant devient ainsi une figure essentielle de la mémoire, puisque son existence porte les traces d'un monde disparu tout en ouvrant la possibilité d'un monde à reconstruire.

Cette tension entre mémoire et avenir confère au récit une dimension prospective. La mémoire porte le passé, tout en orientant le regard vers ce qui peut encore advenir. La pensée d'Édouard Glissant permet ici d'éclairer la portée prophétique de la mémoire. Se souvenir signifie également préparer les conditions d'une conscience nouvelle et d'une responsabilité renouvelée. La mémoire devient ainsi une force de vigilance. Elle conserve les traces de la catastrophe afin d'éclairer le présent et de contribuer à la construction d'un avenir fondé sur une conscience plus lucide de l'histoire.

Dans cette perspective, la souffrance acquiert une signification particulière au sein des deux romans. Elle demeure une expérience de fracture, tout en devenant un lieu de connaissance. Le sujet découvre à travers elle les limites de la condition humaine, la fragilité des liens sociaux et la puissance destructrice de la violence. La mémoire douloureuse devient alors un espace de réflexion sur la responsabilité, la dignité et la valeur de la vie humaine. Le récit transforme progressivement l'expérience subie en expérience pensée et transmise. Une telle transformation ouvre un passage de la souffrance vécue à la conscience de la souffrance, puis de cette conscience à une forme de vigilance éthique.

L'écriture acquiert ainsi une fonction de sauvegarde de l'humain. Elle conserve les traces, recueille les voix et maintient ouvertes les possibilités du souvenir. Dans les deux œuvres, la parole se situe au plus près des ruines tout en faisant apparaître une possibilité de reconstruction. Elle devient un lieu où la mémoire individuelle rencontre la mémoire

collective et où la souffrance singulière rejoint une interrogation universelle sur la condition humaine. L'expérience de Faustin et celle de Birahima prennent alors une portée qui dépasse leurs trajectoires personnelles. Elles deviennent des figures de la survivance et de la mémoire blessée, porteuses d'une parole qui interpelle la conscience du lecteur.

Cette dimension permet également de comprendre la force particulière du langage dans les contextes de catastrophe. Lorsque les structures symboliques s'effondrent, la parole conserve la capacité de créer des liens entre les fragments. Elle rassemble les traces, établit des correspondances et reconstruit des continuités. Elle donne ainsi une forme à ce qui demeure dispersé dans la mémoire. La parole devient une puissance de rassemblement. Elle permet au sujet de renouer avec une histoire, avec une communauté et avec une représentation possible de l'avenir.

Ainsi, *L'Aîné des orphelins* et *Allah n'est pas obligé* proposent une véritable réflexion sur la condition humaine après la catastrophe. Leur portée dépasse la représentation de deux contextes historiques précis pour rejoindre une interrogation plus vaste sur la mémoire, la responsabilité et la possibilité de reconstruire du sens après l'expérience de la violence. Les deux romans montrent que la survivance engage une reconstruction progressive du rapport à soi, aux autres, au temps et au monde. La mémoire devient alors une forme de présence, la parole une forme de relation et le récit une forme de responsabilité.

Au terme de cette réflexion, la notion de soin apparaît comme un principe permettant de réunir ces différentes dimensions. Le soin concerne la mémoire parce qu'il préserve les traces. Il concerne la parole parce qu'il accueille l'expérience et lui donne une forme transmissible. Il concerne le sujet parce qu'il accompagne la reconstruction intérieure. Il concerne enfin la collectivité parce qu'il contribue à maintenir vivante une mémoire commune et à restaurer les liens fragilisés par la catastrophe. Le soin devient ainsi une manière de penser la survivance à partir de la relation, de la mémoire et de la responsabilité.

La véritable force de ces deux œuvres réside peut-être dans cette capacité à faire surgir une possibilité de sens au cœur même de l'effondrement. La catastrophe détruit des vies,

des familles, des communautés et des repères, tandis que la mémoire recueille les traces de cette destruction et que la parole leur offre un espace de présence. Le récit devient alors un lieu de passage entre ce qui a été vécu et ce qui peut encore être pensé, entre la mémoire des morts et la responsabilité des vivants, entre les ruines du passé et l'horizon de l'avenir.

Dans cette perspective, raconter devient une manière d'habiter à nouveau le monde. La parole rassemble ce que la violence a dispersé, la mémoire préserve ce que l'histoire risque d'effacer et la transmission transforme la souffrance individuelle en conscience collective. La survivance trouve ainsi dans le récit une forme d'accomplissement symbolique. Le sujet demeure marqué par la catastrophe, tout en retrouvant progressivement une capacité de relation, de compréhension et de projection vers l'avenir.

La conclusion qui se dégage de l'analyse de *L'Aîné des orphelins* et d'*Allah n'est pas obligé* tient ainsi à une conception profondément éthique de la mémoire et de la parole. L'humain se reconstruit dans la capacité à se souvenir, à raconter, à écouter et à répondre à la souffrance d'autrui. La mémoire porte alors une exigence de responsabilité et la parole devient le lieu où cette responsabilité peut prendre forme. Dans les ruines de l'histoire, raconter signifie préserver une présence et transmettre une dette envers les générations disparues comme envers celles qui viennent.

Ainsi, au cœur de la catastrophe, la parole apparaît comme une puissance de survivance. Elle maintient la possibilité d'une relation lorsque les liens ont été profondément fragilisés, elle conserve une trace lorsque la disparition menace d'engloutir les voix et elle ouvre un horizon lorsque le présent demeure marqué par la fracture. La mémoire devient une manière de résister à l'effacement, le récit une manière de reconstruire du sens et la responsabilité une manière de transformer le souvenir en engagement. La littérature, envisagée dans cette perspective comme l'un des lieux privilégiés de cette parole, participe à une œuvre plus vaste de sauvegarde de l'humain.

L'enjeu ultime de ces deux romans réside alors dans une question profondément philosophique qui traverse toute expérience de la catastrophe. Que reste-t-il de l'humain lorsque le monde qui portait son identité, sa mémoire et ses valeurs s'est effondré ? La

réponse proposée par Monénembo et Kourouma se situe dans la persistance de la parole, dans la fidélité de la mémoire et dans la possibilité toujours ouverte d'une relation à autrui. L'humain demeure dans cette capacité à porter la trace, à recevoir la parole de l'autre et à transmettre ce qui fut vécu. Il demeure dans cette volonté de transformer les ruines en mémoire et la mémoire en responsabilité.

La parole apparaît ainsi comme l'une des dernières demeures de l'humain. Elle recueille les voix dispersées, accompagne les consciences blessées et maintient ouverte la possibilité d'un avenir. Dans cette perspective, raconter revient à faire de la mémoire une force de présence et de la souffrance une source de vigilance. Au cœur des ruines de l'histoire, la parole demeure alors comme une promesse fragile et puissante, celle d'une humanité capable de se souvenir, de répondre à l'autre et de reconstruire du sens à partir même de ce qui semblait voué à la disparition.

RÉFÉRENCES

Œuvres étudiées

Monénembo, Tierno, *L'Aîné des orphelins*, Paris, Seuil, 2000.

Kourouma, Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, 2000.

Ouvrages consultés

Césaire, Aimé, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine, 1955.

Glissant, Édouard, *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990.

Levinas, Emmanuel, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1974.

Nietzsche, Friedrich, *Le Gai Savoir*, trad. Henri Albert, Paris, Mercure de France, 1901.

Arendt, Hannah, *Les Origines du totalitarisme*, Le Seuil, 1972.

Heidegger, Martin, *Lettre sur l'humanisme*, trad. Roger Munier, Paris, Aubier, 1957.

Blanchot, Maurice, *L'Écriture du désastre*, Gallimard, 1980.

Ricœur, Paul, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris, Éditions du Seuil, 2000.